

REVUE DES DEUX MONDES

JULIET
AOÛT 2004

11 € - FONDÉE EN 1829 - PRÉSIDENT : MARC LADREIT DE LACHARRIÈRE

■ BERNARD DELVAILLE ■

Le monde infini de Giacomo Leopardi

traduction

Les lecteurs français connaissent mal la poésie italienne : celle du Moyen Âge (Dante et les poètes du *dolce stil nuovo*, Pétrarque), du XVI^e siècle (le Tasse ou l'Arioste) et encore moins celle de l'époque romantique. La toute récente parution de la traduction complète du *Zibaldone* de Giacomo Leopardi par M. Bertrand Schefer permet de faire le point sur l'un des poètes majeurs de la littérature européenne du XIX^e siècle.

« Sombre amant de la Mort, pauvre Leopardi ! », s'écriait Alfred de Musset dans *Après une lecture*, en 1842 et, longtemps, le plus grand poète de l'Italie moderne ne fut connu, en France, que par cet alexandrin. Certes, Stendhal l'avait rencontré en octobre 1827 chez Vieusseux, le fameux cabinet de lecture de Florence (qui existe toujours), où il l'avait revu en 1832. Sainte-Beuve, en 1844, lui avait consacré un article dans la *Revue des Deux Mondes* : « le nom seul de Leopardi est connu en France ; ses œuvres elles-mêmes le sont très peu, tellement qu'aucune idée précise ne s'attache à ce nom résonnant et si bien frappé pour la gloire ». Il faudra attendre 1905 pour que Remy de Gourmont écrive une étude intitulée *le Pessimisme de Leopardi*. Qu'il me soit permis de citer un peu longuement, car elle est d'une remarquable pertinence : « En prose comme en vers, c'est un pessimiste de nature, plus que de raisonnement. Sa sensibilité parle, plutôt que son intelligence [...] Sa philosophie est toute physiologique : le monde est mauvais, parce que sa vie, à lui, est mauvaise. Malade, isolé, incompris, Leopardi n'eut pas la force de réagir ; mais s'il se laissa entraîner par la tristesse, ce fut du moins en pleine

Giacomo Leopardi,
Zibaldone, traduit de
l'italien, présenté et
annoté par
Bertrand Schefer, Paris,
Éditions Allia, 2003,
2 400 pages, 50 euros.

conscience. Il interroge sa désespérance et entre en discussion avec elle. Son originalité est moins de se complaire dans sa souffrance, ce qui n'est pas très rare, que de trouver des raisons à cette complaisance et de les exposer avec logique et décision. Sa sincérité est absolue. » C'est à croire que Gourmont avait lu le *Zibaldone*, tel qu'il vient de nous être proposé par les éditions Allia.

En 1880, avaient paru chez Lemerre, en trois volumes, les *Poésies et œuvres morales* de Leopardi, « première traduction complète », précédée d'un essai par F. A. Aulard, professeur à la faculté des lettres de Poitiers, essai de plus de 200 pages, qui constitue, à lui seul, la quasi-totalité du premier volume. Ce qu'Aulard appelait les « œuvres morales » n'était qu'une infime partie des travaux de traduction et de philologie auxquels Leopardi usa ses années de jeunesse. À 13 ans, il traduit *l'Art poétique* d'Horace ; à 16, il écrit en latin son commentaire de Dion Chrysostome, Elius Aristide, Cornelius Fronton et Hermogène et offre à son père un manuscrit de 350 pages, en latin, inspiré du commentaire de Porphyre sur la vie de Plotin ; à 17, il entreprend une *Histoire de l'astronomie* et écrit sur Sextus Julius Africanus à propos des « erreurs populaires des Anciens » ; à 19, il traduit des fragments de Denys d'Halicarnasse. Bref, il eut ce qu'il appela lui-même « la passion mortelle de la philologie ».

Il naquit en 1798, à Recanati, « ville ignoble des Marches », à une quarantaine de kilomètres d'Ancône. Le *palazzo* familial était sinistre, avec ses escaliers monumentaux, ses salles antiques, ses fresques murales, ses vastes fenêtres autour desquelles soufflait le vent glacial venu de la mer Adriatique, qu'on apercevait dans le lointain. Valéry Larbaud, qui se rendit à Recanati en 1924, a décrit, dans sa *Lettre d'Italie*, cette grande demeure de famille noble italienne : « Un voyageur qui n'aurait aucune expérience de l'Italie serait stupéfait de trouver dans une petite ville de province une telle maison : le palais Pitti transporté par enchantement dans un quartier ouvrier. » La mère, comtesse

Leopardi, est passée à la postérité comme la pire garce de l'histoire des littératures. Le père, dont on ne sait pas très bien s'il fut un fantoche dilapidateur ou un doux excentrique, vécut dans son ombre. On ne peut s'empêcher d'éprouver à son égard quelque attendrissement. Il avait constitué une bibliothèque de quelques quinze mille volumes, qu'il ouvrit au public, mais aucun habitant de Recanati n'y pénétra jamais. Il permettait à son fils d'y puiser intarissablement et achetait les ouvrages que celui-ci désirait lire. C'est dans cette bibliothèque que Leopardi, « par sept années de folles études, et les plus désespérées », usa sa santé, jusqu'à en devenir bossu et presque aveugle. Chaque fois qu'il quitta sa ville natale, le plus souvent contre le gré des siens (Rome, qui le déçut, mais où il pleura sur la tombe du Tasse, Florence, Milan, Pise ou Florence, qui le séduisit), ce fut pour y revenir, ayant échoué dans tous ses efforts – incertitude de soi-même, pessimisme foncier – pour s'assurer une position stable, qu'il refusa chaque fois : « scriptor » latin à la bibliothèque Vaticane, chaire d'éloquence grecque et latine à l'université de Rome ou de dantologie à celle de Bonn. Valéry Larbaud a relevé quelques dates : composé à Recanati en 1819, composé à Recanati en mai 1822, composé à Recanati en 1829, ajoutant : « Le malheureux, il y était donc encore ! et continuait à chanter dans sa cage en se brisant les ailes contre les barreaux ! » Enfin, en septembre 1833, il partit pour Naples, en compagnie de son fidèle ami Antonio Ranieri, dont il partagea désormais la vie, et s'installa au pied du Vésuve, entre Torre del Greco et Torre Annunziata. Il y écrivit l'un de ses plus beaux poèmes : « La ginestra » (« Le genêt »).

August von Platen le fréquenta à Naples, en septembre 1834, petit et bossu, au visage pâle et souffreteux : « Le premier aspect de Leopardi a quelque chose d'absolument horrible quand on ne se l'est représenté que d'après ses poésies [...] Sans pouvoir bouger et sans pouvoir s'appliquer à rien, à cause de l'état de ses nerfs, il mène l'une des vies les plus misérables qu'on

JOURNAL LITTÉRAIRE

Moncrif, Leopardi, Obiégly,
Rufin, Barnes, Gogol, Sauvageot...

Dimanche 7 décembre

Je me plonge sérieusement dans la colossale traduction du *Zibaldone* de Giacomo Leopardi (1) qui vient de paraître aux éditions Allia. Gérard Berreby m'en avait communiqué le jeu d'épreuves : les gens, dans le métro, s'écartaient de moi, effrayés par l'épaisseur du manuscrit ; j'avais l'impression d'être un moine fou rescapé d'un chapitre diabolique d'*Harry Potter*. Or il y a bien du Harry Potter chez Leopardi ; ce côté enfant perdu dans les couloirs du palais Recanati où son père veille scrupuleusement à l'empêcher de vivre... Un petit garçon bossu, lisant Horace et tous les Grecs dans le texte, follement intelligent, avec des migraines inouïes qui abattraient jusqu'à un Maurice Druon. Il est né en 1798, il est mort à Naples en 1837. Entre ces deux dates, des milliers de pages écrites non « à la diable pour l'immortalité », mais comme d'un petit Merlin globuleux creusant son labyrinthe à l'intérieur de la Bibliothèque. Il faut le voir s'infiltrer partout, ronger les plus hauts concepts de l'histoire de la philosophie, ressortir un instant puis s'enfoncer à nouveau : il sait tout, il n'a rien vécu, il est plus mûr que le plus roué des vieux lucides de l'Antiquité. Lucrèce, à côté de ce petit monstre, à l'air d'un séminariste du couvent des Oiseaux. Je lis, page 758 : « La beauté est naturellement amie de la vertu. Sans une longue expérience, l'homme ne peut se faire à l'idée qu'un beau visage puisse cacher une âme mauvaise. Il a bien raison, car la nature a placé une correspondance réelle entre les formes extérieures et intérieures, et si elles ne se correspondent pas, c'est qu'elles ont pour la plupart été altérées par rapport à leur état naturel. Il est pourtant certain que les gens beaux sont le plus souvent méchants. »

Ce qui est prodigieux, chez lui, c'est la capacité de détecter le travail du temps à travers le langage : tel mot du latin littéraire fait écho à une expression espagnole du XVII^e siècle, Homère vu depuis son temps n'est pas le même Homère vu par les contemporains de la Renaissance et cela à l'infini : Leopardi possède l'engin intergalactique qui lui permet de se déplacer en un clin d'œil d'un siècle à l'autre. Il a été très malheureux, il a voulu vivre comme tout le monde, il n'y est pas arrivé, il s'est vengé comme il a pu, d'une manière qui fait presque peur. Cela, bien sûr, rappelle Sainte-

JOURNAL LITTÉRAIRE

Moncrif, Leopardi, Obiégly,
Rufin, Barnes, Gogol, Sauvageot...

Beuve, parmi les tous premiers à signaler son existence dans un beau *Lundi*. Car Sainte-Beuve fut lui aussi ce monstre, se nourrissant des livres à la place d'une existence à la Paradis de Moncrif (quoique Sainte-Beuve ait tout de même marqué quelques points de ce côté-là, mais enfin...) : l'époque n'y est pas pour rien, cruelle à cette génération privée d'Austerlitz et Leopardi se montre d'ailleurs étonnamment préoccupé par les Français. Il y a une arrogance française qui l'agace, le hérissé. Sainte-Beuve, qui est né à Boulogne, a tourné cette difficulté en captant l'esprit, moins la vanité. On peut tout lui reprocher, mais sûrement pas la vanité.

Et le traducteur admirable de cette odyssée du cinquième type ? Bertrand Schefer : après cela, on peut se lancer dans le dessin animé, l'élevage de chèvres, la numismatique étrusque. Belle préface intitulée « La chambre noire de l'esprit » ; il rappelle que « zibaldone » veut dire « mélange, chaos écrit ». Un brouillon, un « machin » comme dirait Dutourd. Ah, Dutourd... Il va voter contre Giscard, c'est sûr... Ce que j'ai pu aimer ses *Horreurs de l'amour*, chez Gallimard au temps des *Gommes* de Robbe-Grillet... Et puis ensuite, ce long sabotage de lui-même, le prototype masochiste du ronchon, toujours avec des merveilles qui lui tombent des poches...

